reçu hier par le Pape, en audience particulière, et a rendu visite au Cardinal Antonelli.

Constantinople, 6 mars.

La Conférence pour la question des Principautés danubiennes se réunira décidement à Paris. On annonce sa réunion comme très prochaine.

Belgrade, 6 mars.

La nouvelle donnée par le *Journal des Débats* que des émissaires serbes parcourent la Bosnie et l'Herzégovine, est entièrement dénuée de fondement.

Il est également inexact que le gouvernement serbe ait pris des mesures extraordinaires sur le Danube, le long de la frontière roumaine.

Le plus grand calme règne en Serbie.

Madrid, 7 mars.

La *Correspondancia* dit qu'on a des informations satisfaisantes sur les projets financiers du gouvernement. Ces informations ont exercé une influence favorable sur les fonds publics.

3 0/0 dette intérieure, 41, différée, 37 25. Change, sur Londres à 90 jours, 48 50, Change sur Paris à 8 jours de vue, 5.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant, extrait de nos correspondance :

Paris, 7 mars 1866.

Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin aux Tuileries sous la présidence de l'Empereur; l'Impératrice assistait à cette séance.

La santé du prince Impérial est en voie de complet rétablissement; il ne sera plus donné de bulletin au *Moniteur*.

La discussion de l'Adresse a continué aujourd'hui au Corps législatif.

Il n'y a pas eu de séance au Luxembourg.

La presse départementale fait une perte difficile à réparer dans la personne de M. Danjou, directeur des correspondances télégraphiques et provinciales, ancien rédacteur en chef du *Messager du Midi*, auteur de plusieurs ouvrages d'une haute portée politique et sociale. C'est encore un ouvrier de la pensée qui a succombé sous le labeur incessant; il ne manquait, non plus que d'autres, ni de courage ni de bon vouloir. Son rêve, qui n'était pas un rêve, était dans la réhabilitation et dans la prédominance de la presse départementale. Le mal l'a trappé sur le chemin où il marchait entouré de vives et affectueuses sympathies. Son œuvre subsiste. A défaut des larges conceptions qu'il essayait de substituer à une modestie abusive et à une routine obstinée, il laisse après lui des dévouements qui peut-être font meilleur marché de l'infatuation du journalisme parisien. C'est notre manière d'honorer une mémoire digne de l'estime de tous les partis, au milieu desquels passa M. Danjou comme un penseur bienveillant, comme un juge intègre

M. Emile Ollivier prend, à partir de demain, la direction et la rédaction en chef de la *Presse*. L'honorable député de la Seine a stipulé, par traité avec le conseil d'administration, des émoluments de 36,000 francs par an. C'est le double du traitement de M. Limayrac, au *Constitutionnel*, et 6,000 francs de plus que M. de La Guerronnière, à la *France*.

Le prince Napoléon, dont on a inexactement annoncé le retour prématuré en France, était samedi à Livourne. Il se propose, après avoir visité les Romagnes, de faire une excursion à Naples et en Sicile. Les familiers du Palais-Royal ajoutent que le prince a l'intention de publier le résultat de ses investigations dans la péninsule.

Le Conseil d'Etat est saisi d'un projet de loi relatif à la répression des fraudes sur la vente des engrais.

Le duel dont ont parlé ces jours-ci plusieurs feuilles de Paris a eu lieu entre le baron de Lareinty et le Comte Reille tous deux députés et membres du Comité consultatif de la marine et des colonies. La rencontre, qui s'en effectuée dans la forêt de Saint-Germain, a eu pour origine des vivacités réciproques de langage. M. le comte Reille a été blessé légèrement à la main.

Voici, d'après l'*Evénement*, un curieux detail sur ce duel.

« Les épées don ont s'est servi appartiennent à l'un des témoins, M. le comte de G..., colonel en garnison à Lille, et neveu du roi du dandysme parisien, le célèbre comte d'O....

» Ces mêmes épées ont déjà servi dans une rencontre en Angleterre, où l'un des combattants était le prince Louis, qui depuis.... Vous savez tous quelle destinée eblouissante l'avenir réservait au prince : — La plus belle et la plus envieé des couronnes de ce monde.

» Ces épées sont venues par héritage entre les mains de M. le comte de G.... M. le comte d'O... leur dernier possesseur. les gardait constamment accrochées à la tête de son lit, dans l'atelier qui lui servait de chambre à coucher à l'époque où il habitait son hôtel de la rue de la Ville d'Evêque, Vous n'ignorez pas j'imagine, que le comte d'O... était sculpteur, et qu'il excellait à tailler le marbre et à modeler la glaise comme à émerveiller Paris par une élégance sans rivale.

Pour toute la correspondance, J. Reboux.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Par décret rendu sur la proposition du ministre de l'intérieur, ont été nommés :

Secrétaire général de la préfecture du Pas-de-Calais, M. Hastron, sous-préfet de Fougères, en remplacement de M. Darcy-Delcer, admis, sur sa demande et pour cause de santé, à la retraite, et nommé secrétaire général honoraire.

Membre du conseil de préfecture du Rhône. M. Pougy, conseiller de préfecture de la Gironde, en remplacement de M. Balson.

Membre du conseil de préfecture de la Somme, M. Balson, conseiller de préfecture du Rhône.

Membre du conseil de préfecture du Nord, M. Grenier, secrétaire général du Puy-de-Dôme, en remplacement de M. Mouton, nommé chef du cabinet du préfet de police.

Membre du conseil de préfecture de la Haute-Loire, M. Bertereau, licencié en droit, secretaire particulier du préfet du Pas-de-Calais.

Le maire de la ville de Lille avait nommé une commission chargée d'étudier les maladies qui atteignent les porcs. Cette commission vient d'adresser au maire un rapport sur la *ladrerie* et la *trichinose*. Les conclusions de ce rapport peuvent être ainsi résumées : Quelques porcs venus du Limousin depuis qu'on a interdit l'entrée des porcs belges, étaient atteints de ladrerie. Cette affection causée par la présence d'un *cysticerque*, peut toujours être facilement constatée à l'œil nu sur l'animal dépecé. Quant à la trichinose, tout annonce qu'elle n'existe pas dans nos villes du Nord. Les études microscopiques les plus assidues, les recherches les plus minutieuses n'ont servi qu'à faire reconnaître la finesse de l'engraissement et la beauté et la fibre.

Un commencement d'incendie s'est déclaré mardi soir, vers huit heures, dans la cave d'un batiment appartenant à M. Duriez fils, rue du Quai.

Le feu a pu être éteint par les ouvriers de l'établissement et lorsque, les pompiers sont arrivés tout danger avait dispau.

La perte est évaluée à 3,350 fr.

M. Lootgieter, vicaire de la paroisse Notre-Dame, est nommé doyen de Saint-Martin, à Dunkerque, en remplacement de M. Deswarte décédé.

M. Evrard, vicaire à Dunkerque, est nommé vicaire de la parcisse Notre-Dame à Roubaix, en remplacement de M. Lootgieter.

Au marché aux grains de Lille du 7 mars il y a eu une baisse de 02 cent. à l'hectolitre.

Un décret porte que les graines de vers à soie sont comprises au tableau des marchandises qui peuvent être vendues en gros aux enchères publiques conformément à la loi du 28 mai 1858, dans la ville de Marseille.

Le *Mémorial de Lille* publiait mardi la lettre suivante qui lui était adressée par Mme Demarquis, artiste dramatique

« Monsieur le rédacteur,

« Pardonnez-moi de vous demander place dans vos colonnes pour une réclamation qui n'intéresse guère vos lecteurs, mais qui a pour moi une importance véritable.

« Artiste au théâtre de Roubaix, je viens d'être signalée dans une lettre adressée aux deux journaux de cette ville par M. Steiner, mon directeur, comme ayant été, jeudi dernier, l'occasion d'un scandale Le fait est que le scandale, s'il y en a eu ne peut être imputé qu'au régisseur d'abord et au directeur ensuite. Interpellée d'une manière impolie, je m'en suis plainte, et le directeur, qui avait peut-être le désir d'amener une résiliation, en a profité pour faire annoncer au public que j'interrompais la représentation. On a même été jusqu'à dire que j'avais parlé du public sans respect.

« Rien de tout cela n'est vrai. Je n'ai rien fait pour interrompre la représentation, et si, en définitive, j'ai refusé de jouer, c'est parce que, malgre mes observations, le directeur a fait faire par son régisseur une annonce inexacte qui devait indisposer le public contre moi.

« M. Steiner m'a fait assigner pour lui payer la recette rendue ; je lui demande de mon côté des dommages-intérêts pour l'annonce qu'il a fait faire ; la justice décidera entre nous. Je n'en veux pas dire davantage sur ce sujet ; mais ce à quoi je tiens, c'est à protester sans retard de tout mon respect et de toute ma reconnaissance pour le public de Roubaix, qui s'est toujours montré si bienveillant pour moi.

Veuillez agréer, etc.

C. Demarquis,
artiste au théâtre de Roubaix.

Le *Mémorial* d'aujourd'hui contient la réponse de M. Steiner-Meyran, directeur du Théâtre de Roubaix, à la lettre de Mme Demarquis.

Nous la reprodnisons, ainsi qu'une protestation signée par tous les artistes et employés du Théâtre :

« Monsieur,

« Permettez-moi de répondre en quelques mots à la lettre de Mme Demarquis, que vous avez publiée dans votre numéro d'hier.

» Il me suffira, pour réduire à néant les allégations de cette dame, de mettre sous les yeux de vos lecteurs la déclaration ci-jointe que m'ont envoyée les artistes et employés du théâtre. Elle édifiera le public sur l'aimable caractère de Mme Demarquis, et prouvera la véracité de la lettre publiée par moi dans les deux journaux de Roubaix.

» Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» A. Steiner-Meyran,
« *Directeur du Théâtre de Roubaix* »

« 7 mars 1866 »

—

» Nous, soussignés, artistes dramatiques appartenant au théâtre de Roubaix, sous la direction de M. Steiner-Meyran, de notre propre initiative, sans demande aucune de notre directeur, affirmons et certifions que :

» Mme Demarquis premier rôle en ladite troupe, a commencé avec nous l'exploitation théâtrale ; que, dès les premiers jours de cette exploitation, son caractère emporté a suscité des embarras dans la marche des répétitions journalières ;

« Que le 1er mars, lorsque la comedie intitulée : *Héloïse Paranquet*, était déjà commencée, Mme Demarquis tenait, dans sa loge, avec son habilleuse, une conversation qui gênait le cours de la représentation ;

« Que M. Caliste, régisseur-général, s'est rendu près d'elle, et, dans les termes les plus polis, l'a priée de parler moins haut ;

« Que Mme Demarquis lui a répondu dans des termes que la bienséance empêche de transcrire ici ;

« Que M. Caliste a cherché par tous les moyens conciliants à calmer Mme Demarquis qui, loin de l'écouter, et semblant fâchée de recevoir des observations, même des personnes honorables présentes, a invectivé, injurié, insulté toutes les personnes qui cherchaient à la calmer;

« Que le scandale provoqué par elle seule, car M. Caliste avait montré la plus grande patience, a obligé les artistes alors en scène, MM. Dorval et Moutin, à quitter la scène, parce que le public, incommodé par le bruit que faisait Mme Demarquis seule, demandait qu'on baissât le rideau et qu'on fît venir le régisseur ;

« Que le réssigeur a fait une annonce au public et que cette annonce est la vérité ;

« Qu'après avoir entendu cette annonce, Mme Demarquis a refusé de paraître en scène, malgré les exhortations des autorités et de personnes honorables de la ville, continuant à se servir envers tout le monde et même envers le public, en l'invectivant, des termes les plus grossiers ;

« Qu'il est bien évident qne Mme Demarquis est la seule cause du scandale produit le 1er mars.

« Que c'est à cause d'elle, seule, que le directeur a été forcé de rendre l'argent au public :

« Que c'est à cause d'elle, seule, enfin, que la représentation du 1er mars, au bénéfice des employés du théâtre, n'a pas eu lieu.

« En foi de quoi nous avons rédigé cette déclaration, sans haine aucune et par amour de la justice et de la vérité, pour servir à M. Steiner, ce que de besoin.

« Roubaix, le 4 mars 1866.

(Suivent les signateurs).

Pour toute la chronique locale : J. Reboux

FAITS DIVERS

— Le roi des belges, Léopold II, semble ambitionner la gloire des Médicis. Il veut faire, a-t-il dit, de son palais le palais Pitti de la Belgique, et chaque jour il enrichit de nouvelles acquisitions la galerie de peinture formée par son père. De son côté, le ministère de l'intérieur, dans le budget de 1867, qu'il a présenté aux Chambres, a augmenté de cent mille francs le crédit des Beaux-Arts.

—Cette fois, voici venir un journal joyeux, la *Vigne* — un titre sain et fier. Rédacteur en chef, M. Auguste Luchet. Oui, M. Luchet lui-même, le romancier terrifiant d'autrefois, l'auteur de *Frère et sœur* et de *Thadéus le Ressuscité*. Il se fait le journaliste du raisin, dont Pierre Dupont et Gustave Mathieu se sont improvisés, de nos jours, les poëtes ! La *Vigne* paraît toutes les semaines — sur papier blanc (pourquoi pas lie de vin ?) Donc, *humons le piot*, dirait Rabelais et, souvenons-nous qu'un tel journal serait impossible en Angleterre.

— La représentation d'une pièce bouffonne, *Krethi et Plethri*, à Munich, a provoqué des réclamations diplomatiques. Cette pièce contenait un dialogue dans lequel on posait cette question :

— Quel est le plus grand joueur de cartes ?

— Réponse : Bismark.

— Pourquoi ?

— Un joueur a déjà beaucoup de mal à gagner avec quatre rois, mais Bismark joue avec un roi et gagne toujours.

Le ministre prussien près la Cour de Bavière, prince de Reuss, qui assistait récemment à la représentation de cette pièce, a cru devoir protester contre la manière irrévérencieuse dont elle parlait du roi Guillaume, ainsi que contre une allusion à la Cour suprême de Prusse, et les passages suspects ont été supprimés dans la pièce.

— On lit dans la *Gazette de St-Pétersbourg* :

«Il est est constant que les localités de l'extrême nord, par où doit passer la ligne télégraphique destinée à relier l'Asie avec l'Amérique ne présentent pas de difficultés sérieuses sous le rapport de la construction, ni sous celui de l'influence du climat. Grâce au fond de mer uni et sablonneux, l'immersion du câble télégraphique pourra s'effectuer très facilement et sa longueur peu considérable dissipe complètement les doutes sur sa reussite. Sur le continent, les poteaux se maintiendront solidement dans la terre durcie comme la pierre, par la gelée ; enfin la surveillance des lignes télégraphiques pendant l'hiver pourra s'exercer facilement à l'aide de traineaux attelés de chiens ou de rennes. Il n'y a que les montagnes de glaces qui pourraient avarier le câble ; mais grâce aux courants du Nord, les glaces ne paraissent jamais dans le detroit de Béring. Le câble nécessaire à l'immersion dans ce detroit doit être long de 178 lieues marines et celui qui traversera le golfe d'Andyr de 209 lieues marines.

Les tribus qui vivent sur les côtes de la mer, contrairement à l'opinion généralement admise, se sont montrées sympathiques et très hospitalières, elles peuvent parfaitement seconder l'entreprise. Enfin M. Buckley, chef de la construction du télégraphe russo-américain, dit que les habitants russes se sont montrés très empressés de seconder les travaux de l'expédition et ont fait un excellent accueil aux Américains appartenant à l'expédition, comme à ceux qui viennent s'établir depuis quelque temps dans la Russie d'Asie. Les travaux de la construction du télégraphe seront continués activement dès les premiers jours du printemps.

— La France fera sagement de se préparer à toutes les péripéties d'une invasion militaire!... car il faut que les braves fils des Gaulois sachent que les volontaires de la Grande-Bretagne se proposent de visiter Paris pendant la saison de l'Exposition, et cela avec toute la pompe des grandeurs militaires. Quelques-uns des promoteurs de cette grandiose idée en sont tellement enthousiasmés déjà, qu'ils affirment sérieusement que les volontaires pour cette excursion seront au moins au nombre de dix mille !

---

sa déchéance. J'ai, comme Charles-Quint, abdiqué toutes mes grandeurs, et, mieux que lui, j'ai vu mes funérailles. J'ai moi-même à jamais enseveli mes dernières ambitions et mes dernières vanités mondaines. Pourquoi ? Peu importe. Je ne suis point un de ces héros de romans, dont les aventures mystérieuses font palpiter le cœur des jeunes filles. Mon existence n'a point été traversée par une de ces catastrophes, dont les poëtes empruntent les récits à la *Gazette des Tribunaux*, pour en composer des ballades ou des drames lamentables. Non. J'ai tout simplement eu le malheur de trop observer le mauvais côté des choses et des hommes, de trop voir, sous de brillantes apparences, la réalité, le dessous des cartes. Par là je me suis lassé, éloigné et enfin complétement détaché de ce qui m'a jadis, comme tant d'autres, séduit et abusé. Tout désir en mon cœur est à jamais éteint. Tout ce qu'on nomme pompeusement la grande œuvre sociale m'apparaît comme un de ces frêles édifices qu'une fourmilière elève patiemment, qu'un orage renverse, et qu'une autre génération de fourmis recommence sur le même terrain, avec les mêmes matériaux. Toutes les glorioles humaines se montrent à mes yeux, comme des bulles de savon qu'un enfant produit au moyen d'un chalumeau, qu'un rayon de soleil colore et qu'un léger souffle anéantit. Je ne vis plus. J'assiste à la vie.

« Dans la retraite que je me suis faite, dans ma coquille de mollusque, une seule prétention me reste, celle de me maintenir dans la plus absolue, dans la plus entière indépendance. Pour cela, je ne dois rien demander à personne. Par conséquent, je ne puis rien demander pour vous. »

En parlant ainsi, le vieillard dardait sur moi ses yeux perçants, comme pour défier toute réplique. Mais sa figure était pâle, et, malgré lui sans doute, il y avait dans sa voix un ton de tristesse qui éveillait en moi un sentiment de pitié.

Je m'inclinai en silence, ne trouvant rien à répondre à cette étrange confession, et de nouveau je me dirigeai vers la porte.

« Attendez, reprend-il, j'ai une proposition à vous faire. Vous savez lire et écrire.... Là. là ! n'ayez pas l'air si surpris ou si effarouché. J'admets que vous avez, ou que vous croyez avoir d'autres connaissances; car, qui peut être sûr de savoir réellement ce qu'il prétend savoir ? Mais pour le moment, permettez-moi de ne penser qu'à vos talents élémentaires. Ma vue est fatiguée. Je pourrais dire, comme le chat de la Fontaine : « Les ans en sont la cause. » Oui, et le fatras de livres que j'ai lus, et les innombrables paperasses que j'ai rédigées ou signées. Si retiré qu'on soit des affaires du monde, on est bien obligé encore d'écrire ou de lire quelque peu, ne fût-ce que pour régler un compte ou pour se distraire quelque peu dans la longueur de la journée. Bien des fois déjà j'ai songé à prendre un auxiliaire ou, selon l'expression habituelle, un secrétaire. La crainte d'introduire dans mon intérieur un étranger m'a jusqu'à présent retenu. Vous n'êtes pas tout à fait pour moi un étranger. Cette place de secrétaire vous convient-elle ? En vous l'offrant, je ne prétends point vous rendre un service. Vous me donnerez une partie de votre temps, je vous payerai. Par un tel contrat, comme vous le disiez tout à l'heure d'une façon assez juste en parlant du service de l'Etat, nul ne devient l'obligé de l'autre. Voyez ? »

Etonné de cette proposition si inattendue, je prie M. Chamblay de vouloir bien me préciser plus nettement ses intentions.

« C'est très simple, me répond-il. Vous viendrez ici chaque matin, vers les huit heures. Vous me lirez les journaux, quoiqu'ils soient souvent fort fastidieux, ou quelques livres nouveaux, quoiqu'on en publie si peu qui vaillent la peine d'être lus ; vous ecrirez quelques lettres sous ma dictée. A midi, je vous quitterai pour déjeuner et, sauf peut-être, par-ci, par-là, quelque autre besogne accidentelle qui m'obligera à vous rappeller dans l'après-midi, tout le reste du jour vous aurez votre pleine liberté. Pour cette tâche quotidienne, je vous donnerai cent cinquante francs par moi. »

Cent cinquante francs par mois ! Cela suffit à mes besoins. Et la moitié de la journée pour continuer mes études favorites ! C'est une bénédiction !

« Merci ! dis-je après cette rapide réflexion. J'accepte.

— Ne me remerciez pas. Comme je vous l'ai déjà fait observer, je n'ai nullement l'intention de vous rendre service. Jeune, je ne me suis que trop abandonné à la folie d'aider, de défendre, de patronner les faibles et les pauvres, souvent même les riches, en vrai don Quichotte que j'étais, et je n'ai pas envie de recommencer. Un homme expérimenté disait très-justement : « Moi je ne prête jamais d'argent, par la « raison que ce qui peut m'arriver de plus « heureux, c'est qu'on me le rende. » Pour un service d'un autre genre, on ne peut pas même espérer une telle restitution, et l'on doit être content si, dans le cœur de ceux que l'on a secondés dans leur ambition, ou secourus dans leur infortune, n'a on pas engendré avec l'ingratitude une âpre inimitié. Ne me remerciez donc pas et, dans votre imagination juvénile, ne vous faites pas d'avance une trop belle idée de votre emploi de secrétaire. Je ne suis pas bon, je vous en préviens, et, qui plus est, je ne me soucie en aucune façon ce devenir meilleur. Mais il est convenu que nous ne prenons tous deux, l'un envers l'autre, qu'un engagement facultatif. Je vous donne votre congé, si vous ne me convenez pas, et vous, de même, vous conservez le droit de me quitter quand cela vous plaira. Si les hommes, ces moucherons d'un instant, n'avaient la rage des serments perpétuels et des contrats irrévocables, on ne verrait pas, dans le monde, tant de trahisons, de complots et d'assassinats. »

J'écoute avec un nouvel étonnement cette nouvelle boutade mysanthropique, et n'en persiste pas moins dans ma résolution.

« Quand voulez-vous, dis-je à M. Chamblay, que je commence mes fonctions ?

— Demain; si vous pouvez.

— Très-volontiers. »

Je le salue. Il me fait une légère inclination de tête, puis se replonge dans son fauteuil. Moi, je cours raconter à Guillaume le résultat de ma curieuse visite. Il approuve ma détermination. Il ne se doute pas qu'en prenant cette résolution, je désire, j'espère revoir Clara. Pourquoi ? Je ne sais. Mais je voudrais la revoir, cette belle jeune fille dont l'image s'allie avec un singulier charme aux souvenirs de mon enfance.

—

Le lendemain et les jours suivants, à huit heures précises, j'arrive chez M. Chamblay. Je le trouve seul, près d'une table sur laquelle sont étalés des journaux, des livres, des brochures, et nous restons seuls ensemble jusqu'à midi. Ma besogne apparente est bien celle qu'il m'a indiquée. « Vous savez lire et écrire, » m'a-t-il dit ; et il suffirait de savoir lire et écrire et, en effet, je lis et j'écris. C'est la chose du monde la plus simple. Mais il faut aussi écouter, et voilà le douloureux complément de ma tâche quotidienne.

Écouter la voix humaine animée par une noble émotion, la voix éloquente de l'orateur, la voix enthousiaste du poëte ou de l'artiste, la voix touchante de l'amitié ou de la charité, la voix naïve de l'enfant et la voix angélique de la femme aimée, quel bonheur ! Il n'y a pas un chant d'oiseau plus séduisant, pas une musique plus délicieuse.

Mais écouter forcément l'impétueuse protestation d'une nature en révolte, le cri strident de la colère et de la haine ou le glacial langage de l'égoïsme et du scepticisme, quelle souffrance pour celui qui est né sous une paisible étoile, dans une pure atmosphère, qui a grandi dans des sentiments de foi et de mansuétude, qui aime et qui veut aimer, qui croit et qui veut croire à tout ce qu'il est si doux de croire, à la bienveillance, à la générosité, au dévouement, aux leçons de sa pieuse mère, au Dieu de miséricorde et de bonté.

X. Marmier.

LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.